

# **De nos jardins**

Fabienne Massiani-Lebahar

à mon mari

Aix le 26 janvier

Nous sommes face à face avec mon amie A. Elle a roulé dès ce matin tôt, pour m'aider à encaisser le coup. On fume à point d'heure, debout, parallèles aux troncs d'arbres bien torturés de nervures. On se regarde droit dans les yeux, cherchant désespérément à lire dans le regard de l'autre si on s'est trompées ou pas, si tout ça est bien arrivé. Je n'avais plus fumé depuis longtemps, la fumée me dégoûte finalement, mais c'est nécessaire cette diversion, la douleur ne peut pas être que morale, mieux vaut la faire redescendre dans le corps. Je ne sens plus le mien brusquement, bien que la nausée monte, malgré la bonne odeur des petits buis.

Les muriers platanes ont perdu toutes leurs feuilles, sur un sol de graviers qui n'ont jamais été aussi gris. Il faut admettre qu'on n'y peut rien, et que pour tout ce qui vient après, c'est une autre histoire.

Bientôt, c'est un défilé de monde ; tout le jardin est investi. L'été on aimait ouvrir le portillon et voir dans son encadrement nos amis qui franchissaient le seuil, avant de venir s'attabler avec nous. Il y aurait eu de quoi monter une galerie de photos portraits. Leur ouvrir aujourd'hui n'apporte que consternation.

Tu es au premier étage, fenêtres closes. Je t'envoie tout l'amour possible, du fond de notre jardin.

Aix le 2 février

C'est chandeleur, il devrait y avoir un peu de lumière. On pourrait sortir de cet hiver qui n'en finit pas. Les merles et grives s'agrippent aux lauriers C'est le dixième anniversaire de la mort de ma mère. Je me souviens que tu ne voulais pas croire à cette mort, et que je j'avais dû te répéter à plusieurs reprises « là, c'est fini ». Il y avait eu ton sanglot, et j'aurais tout donné pour t'épargner toi aussi, ne pas avoir à dire ça. Elles sont toutes parties en février chez moi, comme un rituel, une façon de prouver qu'elles avaient plus ou moins passé l'hiver, qu'elles étaient allées jusqu'au bout, car elles ne se sont jamais dégonflées. Je suis statue au jardin, il fait trop froid pour s'asseoir. Ce jardin, que tu as toujours aimé. Tu disais : c'est une féerie ces feuillages, si on m'avait dit que j'aurais ça un jour !

Je demande à C. si on fait des crêpes. Elle dit que non, pas cette année. C'est les vacances universitaires, et elle a rappliqué pour qu'on reconstitue la famille. Quand elle est là, j'ai le sentiment que nous y sommes tous, et elle aussi je crois. Les oiseaux nous ont montré maintes fois l'exemple. Ils restaient entre eux, espèce par espèce, s'assistant mutuellement, fonçant en piqué sur la tête du chat pour peu que les jeunes soient en danger. Il y a une foule de leçons à tirer sur la vie en observant l'univers d'un jardin. On s'est finalement lancées dans une brouillade, car A. est passée, déposant une grosse truffe dans la boîte à lettres, histoire de nous reconforter. La chienne est assise devant la cuisinière, au cas où un morceau tomberait. Sait-on jamais. La nuit arrive vite en cette saison. Plus de chahut chez les oiseaux qui se taisent à présent, après s'être gavés des boules du laurier toute la journée. Je regrette que tu n'aies pas vu leur ballet, le bec plein des poils blancs de la chienne, glanés ça et là, qui leur feront la meilleure des couvertures. Belle désinvolture apparente : ils volettent, on dirait que rien n'est grave. Ils sifflent comme si rien ne pouvait arriver. Je n'ai aucune envie d'aller me coucher aussi tôt qu'eux, bien que la station debout me fasse tourner la tête. Je n'ai plus l'envie du lit depuis ton départ.

Aix, 14 février

Comme chaque année, c'est l'américain R. qui nous souhaite un « Happy Valentine Day ». Il ne sait pas que nous ne l'avons jamais fêté, cette Saint Valentin car, pour nous, seuls les gens à demi amoureux – voire pas du tout - ont besoin de ce rappel. Il le fait aussi de façon routinière, car on fête ça chez lui à la manière de la fête des mères, ou n'importe quelle autre, pour peu qu'elle figure au calendrier. Ainsi, l'année s'écoule avec ses ponctuations. Il le fait, je pense, d'autant plus cette année que tu n'y es pas, histoire de montrer que l'amour ne meurt pas. J'ai eu droit à un coup de fil, et non pas au courriel habituel, plus informel. Sa femme aussi, a tenu à me parler. Ils me disent d'aller à Chicago, de ne pas rester seule ici, de ne pas me laisser aller. J'écoute ça bien callée sous le mûrier platane dans notre fauteuil, celui dans lequel je m'asseyais sur tes genoux, celui là même où tu te lançais dans une lecture de Kant pour la chienne, qui écoutait, béate, à tes pieds, en donnant la patte. J'ai le fou rire. On dirait, en plus, qu'ils s'adressent à quelqu'un d'autre que moi, et ce sentiment d'étrangeté me déroute vraiment. C'est hilarant car totalement insolite et nouveau. Nous devons aller à Chicago au printemps. J'ai l'impression que nos voyages se poursuivent, malgré tout. Ces va et vient de l'esprit, y sont pour beaucoup.

Je vais rentrer car il fait un vrai sale froid. Tant d'épisodes neigeux, ces mois derniers, ont glacé nos corps mutuels. Je ne parviens plus à me réchauffer, d'autant qu'à l'intérieur la pompe à chaleur, dont bien des pièces au rabais proviennent de Chine, marche une fois sur deux. C'est l'heure de la gamelle, et de voir ce que je vais ingurgiter à mon tour. Je vais me cadrer sur les rythmes des bêtes, ceux de la chienne surtout, au moins je ne me tromperai pas. La chatte n'est pas fiable. Elle mange n'importe quand, ou parfois même, pas du tout. Elle saute de partout, alors que la chienne et moi l'observons, aussi amorphes l'une que l'autre. Les feuilles ont gelé par terre, elles se racornissent, givrées jusqu'à la tige. Je crois que je vais m'ouvrir une bouteille, de celles qui nous restent des fêtes. Tu en avais bu avec tant de plaisir ; je revois ta dernière gorgée et le sourire d'après. On venait juste d'achever la série de repas de cette nouvelle année. Tu tenais la grande forme. Joie de te voir, si sain et costaud.

Aix, le 15 février

Anniversaire encore.

Février devait faire court, mais l'hiver s'incruste. Les poissons stagnent sous la bonne couche de glace qui a envahi le bassin. Pas de quoi s'inquiéter pour eux, ils se tirent bien de ces situations avec leur sang froid. Ils viennent essayer de moucher quand même vers les quelques débris végétaux fournis par la toiture des cyprès bleus, car ça dégèle bien sous le soleil de midi. J'en prends de la graine, ils profitent de la moindre opportunité.

Dans deux jours la chienne aura neuf ans. Ce jardin est une aubaine. Elle y court après chats et oiseaux, chassant notamment la pie qui vise les poissons. J'essaierais cet été de retourner avec elle dans les cours d'eau. Elle a toujours cherché ton regard, une fois réapparue après avoir plongé. Tu t'extasiais de ses pattes palmées, de ses sauvetages improvisés dans les lacs, alors que les canoës ne demandaient surtout pas à être ramenés vers la rive. Tu te régalais de ces boccs qu'elle nous faisait prendre. Qu'un animal puisse être gaffeur, tu trouvais ça très réconfortant.

C. a dû repartir ; avant, elle m'a amenée au cimetière de La Roque, car je n'ai plus le goût de rouler. Elle a tout nettoyé, viré les fleurs fanées. Elle était debout sur la tombe et fermait les yeux au soleil qui commençait à chauffer ; un avant goût de printemps. On passe de jardin en jardin, et celui là est particulièrement bien dessiné, accordant la rectitude des cyprès aux lignes horizontales des tombes. Tout y est bien fleuri, car régulièrement arrosé par les veuves du village. Une génération de femmes qui ont survécu à leurs maris. Qui ont survécu à tout d'ailleurs. A l'évidence elles viennent arroser pour nous tous les jours, dans le sacramentaire des arrosoirs bidons plastics, que l'on replace solennellement au même endroit, après chaque utilisation.

Ensuite, on est passées par le jardin de la ferme. Les feuilles se sont accumulées, elles craquent sous les pas de C. Elle a quelque chose de Dominique Sanda, même stature quand elle marche, et ce silence qui en dit plus long que tout. La beauté du jardin est d'autant plus évidente dans ce mutisme, laissant une vaste place à la seule perception visuelle. Les platanes sont tricentenaires, ils nous survivront donc, et cette pérennité là devient salubre.

Trois pies foncent en piquet sur une quatrième. C'est tonitruant le vacarme des embrouilles animales. Je pourrais hurler moi aussi, si on ne m'avait pas appris à serrer les dents. Je te revoie au même endroit, à observer religieusement le héron qui s'était réfugié sous l'arbre à papillons, un jour d'ouverture de la chasse. Tu avais dit qu'au moins là il ne craignait rien, et tu avais fait

s'éloigner la chienne, pour qu'il ait la paix. Cet arbuste envoyait ses branches comme les fusées de feux d'artifice, avec leurs grappes mauves juste au bout. Il s'inscrit dans la lignée des plantes du sud algérien où tu allais jouer petit garçon. Il suffit d'un filet d'eau en sous-sol, pour abreuver ses racines. On passait par ces analogies, d'un territoire à l'autre, de l'enfance à l'âge adulte, dans la persistance fidèle des espèces végétales. Le temps n'a vraiment plus d'importance, ni pour toi, ni pour moi.

De retour dans le jardin d'Aix, j'entends les conversations des voisins qui cherchent à louer la maison d'à côté. Ils pestent contre la vieille qui avait tant accumulé d'objets inutiles. On était logé à la même enseigne, tous ces déménagements ne nous servaient pas de leçon, et les objets se sont entassés. Je vais devoir vider les armoires de tes affaires et des nôtres, par la même occasion, ça sera plus équitable, et surtout moins douloureux. Quand l'un part, les autres fatalement aussi.

Les feuilles sont tombées ici de même, mais l'humidité de l'Arc les laisse bien souples, comme un tapis d'humus tendre. Je suis dans la chaise longue et ne sens plus rien. J'entends qu'on sonne au portail. Il faudrait tout traverser pour aller ouvrir. Je ne bouge pas. J'accorde ma léthargie à ton immobilité. Je n'y suis pour personne, et encore moins pour moi même.

Aix, Le 6 mars

Ma grand-mère aurait eu 109 ans aujourd'hui. Je ne sais pas à partir de quand il ne faut plus compter.

Je suis face aux bambous que tu as savamment plantés afin qu'ils n'envahissent pas tout l'espace. Tu pensais que sinon ça pouvait s'étendre jusque chez les autres à côté. Tiges et rhizomes sont là comme un bosquet et les végétations oniriques d'un tableau de Klimt. Le monde est petit, disais-tu, c'est la sœur de l'un de tes philosophes cultes, Wittgenstein, qui pose pour le peintre. On les croirait artificiels ces bambous, à la fois dans une perpétuelle mouvance et dans le souvenir de ta plantation. La chatte s'y tapit, à la manière d'un soldat viet en embuscade, avec ses yeux étirés. Manque plus que le général Bigeard\*.

Des tiges se sont effondrées sous l'effet du poids de la neige et de vents violents. Je vais devoir les redresser par un tuteur, ainsi que la plus haute branche du jeune olivier. C'est très vite fait de se retrouver à terre. Je m'applique ces temps-ci à sauver ce qui peut l'être.

J'ai dormi je crois ; cette chaise longue est un piège à sommeil. Je me souviens de tes siestes bien face au premier soleil, de tous petits coins de ton corps qui chauffait mieux qu'une pierre réfractaire. Je continue à t'attendre.

\*Général de l'armée française, s'étant illustré notamment durant la guerre d'Indo Chine.



Aix, le 12 mars

C. fête ses 21 ans aux Etats Unis, où on l'invite régulièrement. C'est la génération Obama. Je l'imagine pouvoir en toute légalité se siffler une bière à Brooklynn. Tu nous avais payé le resto l'an dernier pour la circonstance. Elle voulait rester avec moi ces temps-ci, j'ai trouvé la force de la juste fermeté qui l'a fait partir d'ici, sinon on aurait fini à la manière de ces vieux couples mères – filles, carrément mortifères. La filmographie en regorge.

Ch. vient d'arriver. On s'est planté deux chaises, et elle me raconte ses jardinages dans le sud-ouest, en regardant tout autour d'elle. Je me demande si je peux lui dire que je mange des cuillères de terre ces jours-ci, j'ai peur de l'affoler, mais je sais en même temps qu'elle est de ceux qui peuvent tout entendre. L'olivier a bien pris, elle l'a tout de suite remarqué. Pour l'abricotier planté le même jour, c'est bien moins évident.

Elle m'amène un peu de son jardin à elle. Elle s'y applique autant pour elle que pour son ami qui doit panser les plaies d'une enfance douloureuse. Cultiver lui permet de lui réapproprier sa propre histoire. Elle a réussi l'exploit de faire pousser un bananier en plein Gers. La terre peut faire des miracles. Ses paroles me bercent ; je m'imagine par quel côté tu arriverais, si tu revenais dans l'instant.

Je revois le visage décomposé de M. alors qu'il dévalait l'escalier quatre à quatre. Un médecin comme lui, a aussi du mal à admettre. Je tente de railler tous ces flashes en dégageant le romarin, bien malmené par la repousse de thuya, qui a su allègrement sauter par dessus les brises – vues.

Aix, le 21 mars

J'ai enlevé le vieux vélo que j'avais posé contre le grillage. Une citation à India Song de Marguerite Duras, que tu étais seul à capter. Ce vélo ne servira donc plus à rien, car je l'avais laissé là pour qu'on s'amuse ensemble de cette post nouvelle vague, si lente et intello, qui me plaisait. Je me souviens aussi de ces films de Chantal Ackermann, achetés en soldes sur le web, qui t'avaient mis le blues et par leur défilement presque en temps réel, et par la mélancolie des acteurs. Tu les avais néanmoins visionnés jusqu'au bout, bercé par le charme d'une Delphine Seyrig évanescence, et le magnifique mystère de Bulle Ogier.

En déplaçant le vélo, je me dis que mon destin n'est plus entre mes mains, que la nature reprend ses droits, éliminant ci et ça. J'attends quelque chose qui vient d'ailleurs, car je ne peux me remettre sur pieds moi-même. De toutes façons, le pédalier est cassé. C'est comme ça. Je suis dans l'acceptation totale, dans l'anesthésie d'un choc trop violent pour moi. Le printemps est là, soit disant, car il pleut comme vache qui pisse, ça a tout d'une Toussaints. On n'en sort pas. J'attends, oui, comme ce vieillard de la ferme voisine de mon enfance, assis sous le figuier, dépenaillé et livré toute la journée en pâture à des mouches harcelantes.

La chienne vient me gratter le genou de sa patte. Un bout de pain lui dirait bien. Je le lui donne volontiers, car depuis que tu n'es plus là, je ne pense pas toujours à lui réserver quelques bons morceaux. Je me mets à courir et elle court après moi. Tout reste donc possible.

Je respire dans ce microcosme de nature, j'en prends plein les poumons. On me dit qu'au printemps tout ira mieux, avec les beaux jours. Je prends plusieurs bouffées coup sur coup, en vitesse, juste pour toi, qui en est privé.

Aix, le 2 avril

Je n'ai vu le jardin que par le vitrage de la cuisine. L'écorce plissée des arbres révèle une série de visages fantasmatiques. Tout un peuplement. Un faciès de singe et un indien, sont ainsi finement dessinés. C'était deux de tes préférés, aussi ressemblants que des esquisses maniéristes.

Comme je ne réponds pas au téléphone et n'ouvre pas quand retentit la sonnette, nos amis ont fait le mur. Quelques ombres défilent qui cherchent à savoir ce que je deviens ; ballet fantomatique qui ne me surprends pas. Plus rien ne m'étonne.

Depuis la fin janvier, j'ai aussi régulièrement des plats cuisinés déposés par dessus le portillon. La neige a même recouvert leurs emballages plastiques, et il y a comme un air de refuge dans ce coin de midi. La montagne nous attendra, elle aussi, je n'ai plus envie d'y aller, de marcher seule à guetter les chamois. Tu les voyais bien avant moi, servi par une acuité visuelle, sans commune mesure avec la mienne. Je ne faisais pas le poids.

M. et E. débarquent avec leur chien ; il aboie dans la rue et la chienne le reconnaît. Je n'ai pas le cœur de la priver de ça ; j'ouvre. Le couple de chiens me remet en place. Ils s'entendent, sans histoire. C'est émouvant de voir ces deux, car il y a un peu de nous dans ces ballets ordinaires. Un couple de tourterelle fait écho, juché sur une branche de cyprès. Tu imitais si bien leur chant que l'une des deux te répondait systématiquement. Le couple des autres me renvoie une image salvatrice. J'envoie des messages à tous nos couples d'amis pour leur dire de ne rien louper, de le faire pour nous. Il répondent par l'affirmative, probablement un peu pour eux, un peu pour me rassurer.

Me voilà pour mieux te rejoindre, devenue l'observatrice impartiale de ma propre vie.

Aix, le 4 avril

Jour de Pâques.

Je n'ai plus un brin d'énergie, affalée sur la chaise longue, alors que les cloches de la paroisse d'en haut résonnent longtemps jusqu'ici. Je pense au Noël prochain et ne vois plus le bout de ce tunnel de fêtes. Tu rates les cris de joie des enfants qui se ruent sur les œufs, déposés bien en vue, à même le gazon du jardin des voisins amis. Ils se disputent les petits Kinder que je leur ai balancés ce matin aux aurores, par dessus leur haie.

C'est G. et M. qui ont dû sonner à l'instant, car j'ai trouvé quelques cigarettes dans ma boîte à lettres.

Je viens de me décocher un bon coup de poing dans le ventre. J'avais si mal, qu'il fallait frapper plus fort. Mal pour mal. Le jardin n'a su faire son office de trompe douleur.

Le calme revient tout d'un coup, et ce silence me ramène tout naturellement à toi. La paix nous recouvre d'un trait ; puisse-t-elle fixer notre nouveau statut.

## Ferme B. La Roque, le 18 avril

Première sortie seule en voiture ; je conduis sur une courte distance. Après le cimetière, me voilà dans le jardin de la ferme. Je guette un brin de muguet. Jadis il fleurissait derrière le muret, et quelques clochettes pointent encore de leur mieux. Le polonia planté par le grand-père lors de l'exposition universelle, a perdu ses coques, ça craque sous les pieds autant que les écorces de platanes. Je te revois brandissant l'ouvre boîte qui était tombé là, un jour où on pique-niquait, à la fraîche. Les feuilles s'agitent et projettent leurs ombres sur le vieux mur. On a dans ces moments là le sentiment d'une foule de revenants. Puissent tous les morts de chez nous me faire supporter ton absence.

« Hardi petit ! » comme lançaient nos père et mère respectifs. Une expression de la guerre probablement. Il faut tailler dans le tas, ne pas avoir d'états d'âme en sacrifiant telle ou telle branche. Le sécateur reste trop grand pour ma main et je manque de courage. J'aimerais que tout vive. Je me mets à désherber pour retrouver un peu d'ordre dans la friche. En le faisant je réalise que c'était toi qui me remettais les idées en place. Souvent tout se bouscule dans ma tête, comme les jours où on devait momentanément se séparer. C'est si dur que tu n'y sois plus, que le fou rire me vient, comme les soirs de fortes migraines, où je ne savais plus où me mettre. Le rire s'installe naturellement comme dernière réponse à l'intolérable.

Allez, abrutie, avance ! Le soleil tout d'un coup se pointe. On le dirait neuf, vierge de tout. J'y expose le maximum de peau, et te dédie cet instant précis, à toi, à la fois allongé et ouvert à tout ailleurs possible, immobile et dans la course du temps.

Je me retrouve dans la posture de l'insecte. La ferme en a toujours regorgé. Du moustique venu de Durance, à l'araignée noire, et autres vers. Il y a encore quelques cadres des élevages des vers à soie dans le grenier. On concurrençait la production chinoise ici même, au pied du Luberon dans les siècles passés.

Ces vers provenaient des grands mûriers juste face à la haie de marronniers. C'était follement exotique d'évoquer tout ça, et te rappelait le grand jardin d'Essai d'Alger, où ton père t'amenait jouer. La diversité des espèces ne pouvait que faire admettre le bien fondé de toute multiplicité.

Un jardin invite au voyage, dans le paradoxe de la simple unité de lieu, du petit module bien préservé. A la fois protecteur, et constructeur, révélateur d'une nature à échelle parfaite. Les

jardins se mélangent dans mes sensations ; je ne sais auquel d'Aix, du cimetière, ou de la ferme attribuer les cyprès verts ou bleus, le pyracantha, le Lila, l'aubépine, les acacias, les petits buis.... Ils deviennent mon espace unique, ma bulle odorante d'après arrosage. Ils me ressemblent pas mal, désorganisés et mal taillés, à la fois dans l'universelle logique et dans le dérisoire petit lopin. Ils continuent à vivre obstinément, quoi qu'il advienne.

Le lierre grimpe ça et là dans les trois lieux, s'agrippe aux éléments minéral et végétal. Je l'imagine me happer et m'amener vers toi, illico presto.

Aix, le 30 avril

Je me suis réveillée par terre. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé. Les bêtes étaient inquiètes, car c'est leurs têtes en train de me scruter que j'ai vues en ouvrant les yeux. J'ai mal partout, d'autant que les graviers en rajoutent. Il n'y aura eu que le bruit du vent pour me ramener au réel, il chuchotait comme tu le faisais souvent de nuit. Les chansons que j'ai écrites pour toi, défilent dans ma tête\*. Peut-être qu'un jour quelqu'un les chantera. Il ne faut pas penser qu'il ne se passera plus rien pour nous.

P. m'appelle et me confirme qu'il sera là avec sa femme pour l'armistice. Juste pour marquer le coup, parce qu'il est spécialiste d'Octave Mirbeau\*, un pacifiste ultra convaincu. Sa femme et lui avaient aimé tous les deux le jardin, lors de leur passage l'an dernier, bien que notre table ait basculée un bon nombre de fois, car on ne voulait pas la changer contre n'importe quelle laideur en plastique ou simili teck. A les voir tous les deux, homme et femme plus tout jeunes toujours collés, je replonge dans notre fusion, avec volupté.

Il y a pas mal de nouvelles pousses de tous côtés, assez vigoureuses et vertes pour que je les remarque enfin. Il faut dire que je ne vois plus trop rien ces temps-ci, probablement par solidarité avec toi. Tout ce que tu loupes me hérisse. J'ai reçu comme chaque année le brin de muguet de ma sœur et ma nièce, je te le réserve.

Demain sera jour de défilé, je me souviens de ce chauffard qui, sous nos yeux, fonçait sur les quelques pauvres représentants CGT avec sa BM décapotable alors qu'on flânait à côté avec la chienne, de ton cent mètres derrière la voiture pour le coincer dans les rues d'Aix. Je me souviens de cet idéal que tu poursuivais constamment, de tes déceptions politiques, de ta droiture superbement démodée.

\* « A la vie à la mort, chansons » P.34-45

\*Ecrivain français, fin XIXème - début XXème siècle

Le vent se lève, trimbalant des vieux bouts de plastique qui se scotchent au grillage. L'environnement prend des airs d'arrière cours du Bronx. On aimait cette petite Amérique. On aimait tout finalement, puisqu'on était à deux.

Je siffle notre chanson : *un rat est entré dans la chambre*, de Pierre Mac Orlan\*. D'assise, bras

croisés par dessus tête, j'ai la sensation que tu nous prépares encore un bon plat, comme avant les jours fériés. Le téléphone sonne, je laisse sonner, une fois de plus. Il n'y a pas grand-chose à dire.

Les mauvaises herbes arrivent en force. Je les trouve touchantes et les conserve. Je n'ai pas de culpabilité, eu égard aux choses de la nature. Aucune culpabilité du tout d'ailleurs, puisque le temps qui était à nous ici n'est que plaisir. Je te décerne le prix du plaisir terrestre, y compris celui de la mauvaise herbe si bénéfique aux insectes rampants. Je te décerne le monde entier, superbe néant qui nous aspire l'un et l'autre si brutalement.

\*Ecrivain français, XXème siècle



Aix, le 8 mai

P. et J. sont là depuis deux jours. Lui la surveille comme le lait sur le feu, du fait qu'elle sort d'une intervention chirurgicale. Nous voilà en rang d'oignons à arpenter le jardin, afin qu'elle se mobilise. Elle marque un arrêt devant chaque arbuste, en connaît le nom, la date de floraison, en indique la provenance. Le parcours devient jardin botanique. Je n'ai pas cette culture biologique précise pour les petits arbustes. Je les consomme simplement par mes sens, ne me livrant à aucune spéculation intellectuelle, aucune autre exploration que la sensorielle. On zappait les infos jardinage, s'émerveillant des boutures qui avaient pris ici par miracle, tant on n'y mettait pas du nôtre. Qui m'aurait dit que par les jardins, je survivrais tous ces temps-ci, que j'accepterais sans cynisme le petit parcellaire, ayant arpenté depuis mon plus jeune âge les vastes plaines duranciennes du haut en bas de la rivière ? Je me ressource aujourd'hui de l'eau que je sens en sous-sol, ici ou là-bas. Le sous-sol, on a trop souvent tendance à l'oublier. Il prend là un tout autre sens ; ce n'est que depuis que t'y trouves que je l'estime véritablement.

Hier on est allés tous les trois au cimetière ; gravier fraîchement ratissé, pins et cyprès ordonnancés en tableau cézanien, le tout accompagné de jolis chants de rouges – gorges. J'avais envie de ne plus repartir, rester avec vous autres et m'allonger sur le matelas d'aiguilles de pins, déposées uniformément sur la tombe. La résine nouvelle de ce début de printemps arrivait par bouffées, comme un parfum mal dosé d'ado. Ce plein air en devenait alors tout naturellement domestique ; un nouveau chez-nous.

On sonne et c'est le colonel en retraite S. qui vient m'inviter au repas des anciens combattants. Il semble que tous, bien que presque octogénaires maintenant, soient en pleine forme. Le veuvage ouvre à des horizons improbables. Il implique aussi de nouveaux comportements. Ainsi, la solitude dans laquelle les autres m'imaginent, m'a-t-elle déjà valu, outre les invitations à dîner, trois demandes en mariage depuis ton départ. P. développe un peu ce thème de l'héritage des mœurs du dix - neuvième siècle en bon agrégé, et finit par mimer, hirsute, la prestation du chef d'orchestre. Je n'avais pas ri depuis des jours et des jours. Ça me manque tant de rire avec toi.

Il a tellement plu que les escargots sont légion. Je les mets de côté, ça me dégoûte qu'on les écrase, ils n'ont juste pas l'accélération nécessaire et ne sont finalement que le reflet de ma propre condition : une coquille et pas bouger. Je les préserve un peu par solidarité, un peu parce que c'est douloureux cette bave qui s'étale pour rien du tout.

Coups de fil sur le cadran du portable qui s'allume sur le gravier. Ils sont passés d'Espagne,

d'Italie et d'outre atlantique. Cette fois je réponde. On se recueille pour toi, par delà les frontières et les océans. Les dates de l'histoire collective ramènent à celles de l'histoire individuelle. Tout comme notre dialogue d'avant ramène à celui d'aujourd'hui. C'est bien grâce à nos paroles d'hier que tout peut continuer.

Aix, le 10 mai

La lumière filtrée par les feuillages, a tout spectaculairement verdi. Le jardin ressemble à un décor art nouveau de Gallé, avec ces feuilles lumineuses et graciles. Un véritable salon. J'ai sorti quelques coussins, immédiatement investis par chienne et chatte. Il règne une nonchalance inégalable, voire une paresse crasse. C'est dans ces mêmes ambiances que tu me parlais de ton roman, que tu voulais que j'en écrive un aussi. Mais je n'ai pas la force d'un roman, c'est plus fort que moi, je ne saurais supporter mes propres personnages, leur histoire soudain inamovible, leurs désirs qui seraient fatalement assimilés aux miens par un lecteur maladroitement avide. Tout ça est bien trop encombrant.

J'ai fait des pieds et des mains pour que ton livre paraisse, j'attends encore des réponses d'éditeurs. Puisse tout ce que tu as produit vivre au mieux. Je sens l'odeur du pot de verveine posé à l'ombre du laurier, et crois réentendre nos discussions. Je reste sur tes derniers mots et les bois comme du petit lait. Ta voix me réveille encore à l'heure des rêves hallucinatoires, qui arrivent comme une vie parallèle. La fantaisie de la divagation me porte, alors qu'une libellule vient me heurter, déroutée par le vent soudainement levé.

Tu aurais voulu un peu de minéralité. On était décidés à installer une roche dans les tons de notre sainte Victoire toute proche. A ses pieds, se trouve la tombe de Picasso et de sa femme, étendus côte à côte dans un joli cercle d'herbe verte, toujours bien entretenu par des jardiniers. Réminiscence de la gaité des déjeuners dominicaux au Tholonet et saint Marc Jaumegarde, chez nos amis M. et H., R. et E., pile en face de notre montagne.

## Cimetière de La Roque, le 15 mai

L'espace du cimetière est ouvert. Il y a eu inhumation ce matin. Quelqu'un qu'on connaît sans véritablement connaître, c'est ainsi dans tous les villages, car chacun sait le déroulement de la vie de tous, sans pour autant s'impliquer. L'ouverture des grilles fait apparaître l'arrière plan de quelques lauriers roses plantés pour éviter les plantes ou fleurs fraîches d'usage, l'encombrement de Toussaints, et tout ce fleurissement établi par les codes du calendrier. Il y a aussi des lavandins, du romarin et quelques variétés de plantes aromatiques. La tombe d'Albert Camus n'est ainsi que fleurs et plantes, droit à l'aplomb de la Durance par rapport à la nôtre, tout au plus cinq minutes à vol d'oiseau, un voisinage en quelque sorte, comme celui qui fut aussi le vôtre, à lui et toi, dans le quartier pauvre de Belcourt à Alger, à plus de vingt ans d'intervalle, l'un de l'autre.

Je m'assoie sur la dalle. Je me souviens, à cet endroit précis, des larmes de L. et L. qui ne cessaient de couler, en pleurs contenus.

J'ai apporté et remis du terreau dans les bacs à iris, et des kalankoés, puis au petit olivier offert par S., G. et M.

Ton nom a été gravé. Il règne ici un ordre inattendu qui me dépasse. Je te sens définitivement inaltérable.

Aix, le 31 mai

Tout a poussé à vive allure, arbustes plantes et mauvaises herbes. Pour la première fois, des plantes urticantes pointent, qui me rappellent les orties de mon enfance. L'excès de pesticides utilisés dans ces époques là en était venu un temps à bout. La nature reprendrait donc ses droits. Je laisse aller ces herbes folles. C'est aussi cette petite flore omniprésente qui nous gardera toujours unis, comme avant. Puisque la terre nous relie encore, perpétuellement, pourquoi lui imposer systématiquement l'autorité bien arbitraire de nos règles ?

Je pense à toi constamment, au cours de ce voyage immobile, qui nous transporte ensemble dans l'intemporalité du jardin. L'intimité de nos gestes continue de m'apaiser. Elle ne disparaîtra jamais de mon corps. J'espère qu'il en va de même pour toi ; je t'ai fait partir avec nos lettres et tout ce qui était inscrit, imprimé dans nos chairs. Tu as gardé ton alliance, et moi la mienne. Je ne pouvais rester que sur ces symboles, qui m'élèvent et m'évitent l'extrême douleur de ton corps absent. Puissent-ils ne jamais se démettre de toi, à la manière de ces insolites petits matériels des tombes de l'ancienne Egypte.

Des invitations fusent auxquelles je ne me rendrai pas. J'ai l'habitude de sortir avec toi ; je me sens amputée et ne cherche dans la conversation des autres, que ce qui pourrait directement nous concerner. Cet égocentrisme me déroute.

Chienne et chatte creusent la terre, en petites loges où se lover. Elles dévoilent les traces d'un ancien potager, gardant au sol l'empreinte d'une vocation oubliée. Le jardin a son histoire, celle des générations qui s'y succèdent. Puisse notre strate y perdurer.

Je glisse vers le sommeil, moi aussi.

Rideau.

La Roque, le 1<sup>er</sup> juin

La vigne vierge a grimpé sur le mur. Tu la taillais bien des fois. Je t'entends me demander si tes cheveux aussi ne sont pas trop longs. Je les adore, si ce n'est que pour leur odeur d'enfance, dans un tourbillon qui naît dès le sommet du crâne.

Je surveille le lierre qui a envahi le tronc du polonia sur toute sa hauteur. Il pourrait être étouffé. Une des branches principales, s'est cassée et reste en équilibre, menaçant à tout instant de tomber. A l'aplomb, l'acacia et l'olivier plantés à la naissance de C., verdissent à souhait.

Les branches nous poussent au train. Pas question de se laisser aller. C'est le début des graminées qui te faisaient éternuer. Il a bien plu ces jours derniers. Pas besoin d'arroser.

J'ai des vertiges, je m'allonge sur le muret où tu venais toujours t'installer pour lire l'Equipe le dimanche matin. Il me semble que ta main me frôle.

Le lila est encore en fleur, il se dit qu'il n'y a plus de saisons. Les plantes sont surprenantes, parfois on les croit mortes, et brusquement les voilà qui refleurissent. Ces cycles de vie et de mort contribuent au mystère de ton départ trop soudain. Yeux fermés, je me projette dans tes derniers instants et te rejoins, là, blottie au cœur du jardin.

Aix, le 21 juin

C'est un jour de fête de la musique que tout s'était décidé pour toi et moi. On avait fui la foule. Ce soir, le figuier des voisins amène ses grandes feuilles à la Matisse jusqu'ici. Elles bougent au rythme du souffle du mistral et des sonorités trimballées par intermittence d'un orchestre installé dans le quartier. Les cuivres couvrent la batterie, dans une cacophonie si minable, qu'elle en devient presque touchante.

Dans la rumeur du mouvement de la rue en liesse, l'odeur de la terre monte, très haut. Il faut dire que j'ai bien arrosé car le vent dessèche tout. Chien et chat se roulent dans les zones du sol encore humides avec une jouissance de petits gémissements. Je me nourris du bien-être des autres, et reste cette spectatrice que ton départ a laissée en marge.

Le ballet des moustiques commence, qui fait sortir la chatte de ses gonds. Le vol de trois gros papillons de nuit ne fait qu'accélérer la cadence de cette dérisoire chasse nocturne. La chienne vient d'aboyer au portail, décontenancée par le flot des passants. Elle garde beaucoup plus depuis que tu n'y es plus, et lance des regards interrogateurs très comiques, car si prévisibles.

Tu manques à l'univers tout entier.

Aix, le 27 juin

Il me semble que rien ne se passe lorsque je suis hors des jardins. Je suis incapable de te dire ce que j'ai fait à telle ou telle heure, tant les choses s'enchainent comme un mécanisme bien réglé. J'ai dû répondre à mille courriers, courriels et sms. La porte de la boîte à lettre à demi masquée par la densité des thuyas, pour la première fois s'ouvrait sous le nombre de lettres reçues.

Les cochenilles ne sont pas venues à bout de ces feuilles charnues, d'un vert si tendre qu'on le dirait artificiel, tout comme je ne suis toujours pas venue à bout de ce courrier à dépouiller. Les nouvelles m'arrivent du dehors, tels les corvidés en surnombre cette année. Ils ont cherché à s'installer un peu ici, puis y ont renoncé, répondant à je ne sais quelle règle de la loi ornithologique.

Hier soir nos amis ont encore fait le mur. J'ai vu qu'ils mettent un pied sur le rebord du muret, se hissent et s'assoient sur le haut du pilastre, pivotent puis sautent à pieds joints. La chienne s'habitue à leurs acrobaties, elle les connaît de toutes façons et ne prend plus la peine de donner l'alarme. Le frigo étant vide, ils sont arrivés avec le ravitaillement. Je n'avais envie de toucher à rien, mais j'ai fait mine de. Ils se donnent tant de mal pour nous.

Puis la nuit noire est tombée. J'ai dormi dehors, guettant les brèches par lesquelles tu t'engouffres formidablement, dans mon sommeil de veille.



La Roque, le 30 juin

C'est toi le premier, qui t'étais douté que C. travaillerait un jour à l'abbaye de Silvacane. La voilà embauchée pour le mois de juillet. Je vais essayer d'y mettre un coup et tailler les rosiers. Les chardons les ont envahi et ce n'est pas gagné de les faire repartir du pied. Malgré tout, là encore miracle, des boutons de roses se dégagent de cette jungle microcosmique. Eloge de la friche : ça pousse encore en dessous. J'ai mal partout, car il faut faire vite, je n'avais pas réalisé qu'on était si tard dans le mois. Mes muscles ne répondent que partiellement aux impératifs du désherbage. La débroussailleuse demande de meilleurs biceps que les miens. Je repense à ta belle carrure et t'envie. Les gestes du jardinage sont toujours les mêmes, on dirait que rien n'a changé quand on fait ça, que tout est comme avant. Je ratisse comme tu le faisais, de mon mieux, en essayant de ne pas laisser une touffe d'herbe. Je m'applique encore pour toi. Tu n'es jamais loin. Le soleil chauffe, celui là même qui te mettait en train, et grillait les iris plantés où il ne fallait pas. J'attendrai ce soir pour faire boire ces plantes qui ont très soif.

La branche du polonia a été évacuée, quelqu'un a dû passer. Tous et toutes cherchent à me rendre service. Je n'aurais jamais imaginé tant d'affection.

Les cigales en nombre, émettent un vrai vacarme. ça sent le plein été à plein nez. On ne peut arrêter le temps et faire machine arrière, néanmoins mon enfance remonte dans chaque sensation de ce dehors, qui me porte comme lame de fond.

Souvent les vagues nous réunissaient. La mer était faite pour nous. L'air nous porte aussi, encore.

La Roque, le 3 juillet

Du tilleul ne reste que le tronc qu'on n'a pas eu le cran de couper, d'autant que mon premier chien – j'avais dix ans – repose juste en dessous. J'y pense car c'est son anniversaire, et qu'on fêtait l'anniversaire des bêtes comme celui des gens. On ne tuait pas les bêtes chez nous, elles avaient une place toute particulière qui nous attirait des moqueries dont nous n'avions que faire. Durant ces périodes de juillet, la patrouille de France, dont la base est à quelques minutes à vol d'avion, s'entraînait à des figures invraisemblablement bleu – blanc - rouges, en vue de la démonstration du 14. Le son des avions perturbait la sieste. C'était notre contribution à la cause républicaine, de ne pas pouvoir se reposer.

C. n'a qu'une demi-heure de pause à midi, et les primeurs en salade sont une aubaine pour ne pas perdre le temps qui serait passé à un déjeuner trop compliqué. J'ai eu le réflexe de te monter un peu du thym qui pousse à l'écart du pin, et de sortir trois couverts. Une odeur de coulis émane de chez les voisins. Vraiment, il n'y a rien de plus semblable que deux étés.

La chienne se précipite sur sa gamelle d'eau, je vais l'arroser, ça la rafraichira.

La Roque, le 12 juillet

La nuit est très vite tombée ; on a parlé longtemps. La chouette s'est installée au même endroit que les autres années, vers la cime du platane, avec l'audace d'une espèce qui y voit parfaitement dans le noir. Elle hulule, très sûre d'elle. Le chat vient d'en faire les frais, fuyant ses bruyants assauts. En arrière des troènes trois jolies poules faisanes sont passées à la queue leu leu, regagnant leur nid avant la nuit. Les oiseaux t'ont toujours plu, tu aurais adoré ceux-là. Deux chauves souris volent maintenant de leur mieux vers la remise. Toute une faune noctambule.

Des profondeurs de cette nuit, me parvient un peu de la douceur de tes ténèbres. Je m'y plonge, afin d'anéantir une bonne fois pour toute cet espace inconnu, qui pourrait nous séparer. Cette nuit reliant ciel et terre dans une seule et même obscurité, s'impose immanquablement en bonne alliée.

Dans une quinzaine ça sera pleine lune, et je te dédierai la nuit, puisque tu es parti dans ce cycle là, il y a six mois. Je me remets à compter, comme on comptabilise les pavés en marchant vers l'école. Tout comme à cette époque là, je me suis égratignée un peu de partout. J'ai toujours eu cette maladresse qui te plaisait, mais ces petites plaies qui ne me valent plus tes attentions, ne m'en cuisent ce soir que plus.

Aix, le 14 juillet

Il n'y a que piscines alentour. Le bruit des plongeurs et les cris des enfants se mêlent aux fumées de barbecues. C'est la période des chips, du vin rosé et des glaçons, de ces clichés d'une Provence en vacances qui te faisaient tant rire. Je n'ai pas vu passer les mois, bloquée sur celui de ton départ, comme à la dernière page d'un calendrier foutu. Seule l'alternance jour - nuit existe, d'autant plus que mes phases de sommeil sont décalées.

La sono des stéréos des voitures roulant vitres ouvertes, martèle ses basses sans me ménager.

Deux nouveaux chiens sont arrivés à côté, posant à nos animaux tous les problèmes ordinaires liés à l'adaptation à une situation nouvelle. Ainsi la chatte a-t-elle failli se faire coincer contre la palissade, en rentrant ici comme chaque soir par le trajet habituel, atterrissant derrière le petit pot de lavandin. « Accommodation – assimilation » aurait été ton commentaire sur le comportement du chat, citant Piaget que tu continuais à lire, à contre courant de toute mode.

Des cyprès se sont détachées quelques branches, ratant de peu les jambes du mannequin de vitrine, déposé par C. sur le schéma de « meurtre dans un jardin anglais ». Ces cyprès sont pour moitié roussis, mais les remplacer n'impliquera pas forcément l'équivalent de leurs dix mètres de hauteur, celle aussi du plus âgé des quatre lauriers.

J'attends avec anxiété les tirs de feu d'artifice, qui mettent la chienne dans tous ses états. Tu la rassurais chaque année sans faillir, jusqu'au bouquet final. J'observe les fêtes des autres de ce jardin, avec le recul de l'anachorète, et n'en éprouve aucune douleur.

La Roque, le 26 juillet

Les petits neveux sont là, accroupis pour mieux observer la course des fourmis rouges dans les écorces de platane. Il commentent en criant l'activité du groupe rampant, d'autant qu'un doryphore et un gendarme ont fait intrusion dans le défilé. L'incident à cette échelle n'a que plus d'intérêt, du fait même qu'on aurait pu facilement le louper.

C'est l'anniversaire du dernier et celui du mariage de leurs parents. Les guêpes s'arrachent les morceaux de gâteaux. Sous l'emprise de la peur, ils les leur laissent sans rechigner. Scène familiale classique que ton absence exclut de la banalité, à l'heure du café. Tu aurais probablement demandé un déca.

Toute chose anodine se sacralise alors du vide laissé.

Je n'oublie pas aussi en ce 26, cette belle Marie Trintignant, sous les coups tristement tombée. Chaque mort apporte sa pierre à l'édifice du monde, par l'exemplarité de tout accomplissement.

Je lève mon verre vers toi, comme on l'a fait dans ce jardin, lorsque tous nos amis sont venus, l'autre soir. Je vis ton absence comme un indispensable surmoi.

Aix, le 3 août

Le jardin a pris un coup de blanc, sous l'effet de la lumière caniculaire. Les différences de teintes se sont estompées en un seul ton. On m'avait appris à décomposer un paysage chromatique en clignant un peu des yeux, percevant ainsi mieux les variantes de couleurs. Ici rien à en tirer, tout est clair, lourdement écrasé par le soleil.

On m'a appelée ce matin, pour me dire que je devrais bouger. Ça m'a fait rire, car je ne me suis jamais sentie aussi végétale que ces derniers temps. Tu m'exhortais à ne rien faire, dès qu'on pouvait être tous les deux, pour un peu lézarder. Tiens ! il y en a un qui passe, fuyant le découvert pour atterrir en un éclair sous la coupelle du plant de basilic et ne plus en sortir. Ce lézard, ça peut bien être moi, à me planquer inerte.

J'ai le dixième coup de pompe, probablement dû à une tension artérielle en dessous de la normale ; sensation de post accouchement. Naissance et mort s'insèrent dans la même énergie ralentie, freinée par ces passages obligés de la vie.

Le lézard a définitivement disparu. Peut-être sera-t-il recraché intact dans un moment par la cavité buccale de la chatte, qui aura préalablement subi les transes spasmodiques du vomissement.

Rien n'est vraiment urgent, après tout. Le linge à étendre est resté sur la chaise. L'orage menace, laissant la chienne apeurée colée à moi. Quand il aura bien plu, on restera comme avant, à humer les parfums de toute cette belle végétation. On a toujours su jouir de ces joies ordinaires, je m'efforce à ne pas nous priver de tout.

Aix, le 10 août

J'attends la nuit de St Laurent et la garantie du plus beau ciel de l'année, chienne et chatte de part et d'autre de mon fauteuil, dans le style des peintures de cour. Il commence à peine à faire moins chaud, alors elles font leurs odalisques, sur le gravier brillant à la lumière du ciel.

Tu as toujours aimé ces spectacles offerts par la nature et je me sens encore un peu au spectacle avec toi. Il y avait eu pour nous l'événement unique de la comète de Haley. Il y avait eu l'événement unique de notre rencontre. Il y a eu l'événement unique de notre union. Il y a maintenant l'événement de notre étrange voyage de jardin en jardin, de notre périple de part et d'autre du sol, de notre intemporelle fusion.

Il y aura toujours place pour nous.

Les étoiles se dégagent enfin complètement des brumes de chaleur si tardivement dissipées. Alors qu'un crapaud s'applique à détourner l'attention.

H. et E. ne vont pas tarder, on leur doit notre dernier repas de jour de l'An, et notre joie de voir arriver cette nouvelle année, que nous aurions pu vivre ensemble.

Aix, le 15 août

Je suis restée à Aix, sous l'acacia. J'imagine d'ici la jardin de la Roque où nous passions si souvent ces 15 août, avec la table dressée sous les platanes, les chaises pliantes bancales, les tartines de tapenade et tomates séchées du voisin, les robes à fleurs des femmes de chez nous, la toile décolorée des chaises longues, les verres en couleur dépareillés, les cageots de pêches blanches non traitées, tes jeux de mots qui fusaient.

Je m'installe encore dans ces moments, finalement à peine achevés.

De l'arbre tombent des fleurs jaunes, en une pluie sèche qui me lave de toute douleur. Elles sentent déjà la fin de l'été.

La chatte a cru bien faire en m'apportant tout à l'heure, un minuscule moineau gris. A peine avait-elle ouvert la gueule, qu'il s'envolait et la laissait dans une colère démesurée. Je préfère ça, la chasse dans ces circonstances n'est que vaine cruauté.

La chienne alertée par le remue-ménage, arrive comme toujours après la bataille. Elle repart, dépitée, s'allonger au frais. Quant à l'oiseau miraculé, il reste perché là-haut dessus, sur la plus fine branche. On le sent prêt à prendre son envol. il revient de loin. Il retrouve néanmoins ces petits mouvements du col qui marquent une véritable insouciance.

Cette insouciance qui nous a si souvent guidés.

L'enjeu de la mort ne relève finalement que d'une obscure probabilité. La vie ne tient qu'à un fil, on ne le redira jamais assez.



La Roque, le 26 août

Comme chaque 26, appels de M. et Ch., P. et S..

Je suis sous les platanes et pense à tous les mots qui nous restent. Je me raccroche au verbe, au temps, à la représentation de nos lieux respectifs.

Je me raccroche à toutes ces choses invisibles qui me maintiennent debout, car je te sens là, présent en elles et moi.

Je ne sais que choisir, entre yeux ouverts ou fermés.

Cimetière, le 29 août

C'est ton anniversaire de soixante cinquième année. Tu es né ce matin à cinq heures passées. C. m'a appelée, juste quand je me mettais à arroser. Il était neuf heures de moins pour elle. Je la maintiens dans ses voyages à travers le monde, auxquels tu la poussais toujours, toi aussi.

Aujourd'hui mon portable ne cesse de sonner.

Je repote tout ce qui peut l'être. J'espère que le jasmin tiendra le coup. Il restait encore un peu de terreau à disposition. J'ai profité de la plage de repos des autres, et des chances de ne croiser personne pour la tranquillité avec vous tous. En sus de mes mère et grand-mère, juste à côté, outre une aïeule et son bébé mort-né, tu as le petit Frédéric. Il n'a pas fait long feu, emporté probablement par les fièvres mal diagnostiquées de l'époque. Juste au-dessus, mon gangréneux d'arrière - grand père, premier père dignement célibataire d'un village de fin dix-neuvième comptant moins de deux mille habitants. Je sais que Platon et Spinoza vous réunit, car j'ai retrouvé pas mal de leurs livres dans sa bibliothèque.

J'arrose les tombes de nos veuves, car le mistral s'est encore sifflé toute l'eau des vases.

Je ne sais pas trop de quoi ma journée sera faite. C'est un dimanche de prérentrée, où chacun a mille choses en tête. Dès que j'en aurai le courage, j'écouterai les dernières bandes de ton dictaphone, celui qu'on avait acheté chez Darty. On était plutôt mal tombés, n'ayant pas anticipé la cohue de périodes de promotions, que seuls les consommateurs avertis connaissaient. On n'était souvent au courant de rien, et ça nous faisait vraiment rigoler.

En remontant les allées, l'odeur de sève se mêle à celles de friture du déjeuner dominical, échappées par les fenêtres ouvertes des premières maisons voisines. La beauté des lieux m'apparaît tout d'un coup, comme une extrême évidence. Il est plus de midi et le soleil, en bout de course, a atteint son zénith.

Aix, le 29 août

Dans l'élan du jardinage de ce matin, j'ai prolongé ici, puis rapidement déclaré forfait.

Puisque nous n'allons plus vers lui, c'est une fois de plus le monde qui est venu à nous, pour célébrer ta journée comme chaque année. Ça boit et ça rigole malgré le vent qui n'a pas cessé. Il n'est pas une phrase qui n'ait été pour toi.

Le téléphone sonne. La chanteuse Marie Espinosa appelle pour proposer de mettre en musique quelques unes des paroles que j'écrivais\*, à peine tu partais. Tu avais aimé, peu avant, voir sa tête penchée et ses doigts gracieux sur la guitare, sa fraîcheur malgré ses premières douleurs. J'avais craché le morceau, elle l'a su. C'est incroyable qu'elle appelle précisément ce soir. Aberrant qu'une si jeune femme ait eu l'intuition de nous.

Une fois seule, je range les verres. Il y en a un qui atterrit par terre.  
Du verre blanc brisé, ça va nous porter bonheur.

\* « A la vie à la mort, chansons », pages 34-45.

# **A la vie, à la mort. Chansons**

## **La nuit**

La nuit s'efface et perd ta trace dans le chemin

La nuit s'efface, je prends ma place et te rejoins...

## **Si sa main**

Une main sur mon épaule J'ai cru que c'était la sienne

Pourtant non juste la mienne En dormant qui a fait comme...

Comme avant Sa main posée Main serrée fort dans la mienne

Qui venait m'accompagner Main gardée loin dans la sienne

Que jamais je lâcherai

## **Et si après**

Il m'avait dit et si après Dis comment ça sera

Il avait ri de voir ma tête quand il avait sorti ça/

Il avait regardé dehors Puis s'était vite retourné

Et son sourire en un éclair M'avait vraiment foudroyée /

J'ai retrouvé Une photo d'lui

Celle quand il est tout petit

J'ai regardé Si quelque chose bougeait

Un truc à peine déplacé/

J'ai attendu Même malgré moi

Un d'ses coups de fil Même malgré moi

Car je sais qu'il N'appellera pas/

## **Une autre**

Il est parti Avec tout ce qu'il a eu de moi

Je reste là

Idem

Mais je deviens une autre que moi

Qui l'aime

Et prend la place Devant ma glace

Celle qui nous voyait tous les deux

Ça tient à rien Juste mes yeux

Qui cherchent à voir tout ce qu'il voit

Juste un regard Qui cherche à l' retrouver là-bas

## **D'où à où**

J'suis plus de ce monde Non j'suis plus trop d'ici

J'suis plus de ce monde Depuis que la nuit me l'a pris/

Je n'ai plus rien à dire Plus rien à faire du tout

Non plus rien à construire A continuer jusqu'au bout/

Rien à admettre en somme Ni haine par dessus tout

Puisque de lui me reste

Qu'l'amour

Un point c'est tout/

En partant aussi vite A blanc il m'a saignée

Et cette vie m'évite Vide de sensibilité

Juste de lui en bouche Le goût de l'éternité/

Ref :

Mais puisqu'il faut encore

Faire semblant d'être heureux

Sur terre je chante encore

Faut que je chante pour deux

## **Le voilà**

Je crois le voir dans la rue Sur le balcon de là-haut

Assis à peine entrevu Dans la rame du métro/

Je crois l'entendre appeler Comme avant dire qu'il m'aimait

Je crois l' sentir la nuit A l'heure où tout s'évanouit/

Je crois mais même si c'est tard

Je reste encore avec lui/

Alors moi je lui parle Mais sa réponse est bloquée

Faut la désincarcérer/

Alors moi je lui parle Et sa réponse même muette

Arrivera toujours encore A résonner dans ma tête

## **Barcelone nue**

Je descends une avenue J'marche seule désormais

Portée par le bruit des rues Le corps pas mal fracassé/

Le sol est devenu dur Du ciel ne vient que la pluie

D'un coup l' air n'est plus trop pur Me vient une sale envie/

Ça s'étrique au fond de moi Tout s'tord j'veux pas hurler  
Car un tant soit peu de foi Me force à pas refouler  
Des larmes au fond de mes yeux Qui pourrissent un coin de ciel bleu/  
Les lumières de la nuit Défilent du fond de l'oubli  
Et lorsque tout s'achève Mes pas collés à tes pas  
Ici c'est un jour de grève Une manif crie autour de moi/  
Alors la foule me nie Tout comme je me renie  
Et je donnerais bien tout Pour qu'on nous ramène à la vie (bis)

## **Ensemble**

Ensemble On a tout fait toujours tout  
Ensemble On se levait d'un seul coup  
Ensemble On allait unis contre tout  
Ensemble S'foutre de la gueule de tout  
Ensemble Collés jusqu'au bout  
Ensemble Au delà de tout

## **Tes traces**

Le frigo est vide Le linge froissé  
On s'est pris un bide On s'est ramassés  
Les papiers s'entassent Peu à peu les traces seront effacées/  
Je garde nos draps Ceux de c't nuit là  
Où on t'a mis là Toi qui voulait juste rester avec moi/  
Il a fait trop froid Toute la journée

Trop froid pour sortir Trop froid pour dormir

Dans l'obscurité/ Fait encor trop sombre

Bien trop de pénombre pour ne pas penser

Qu'au fond de ta tombe

Je suis la colombe

Qui vient t'embrasser

## **Un p'ti dernier**

Un p'ti dernier avant qu' nos routes se taillent

Dernier dimanche, dernière tablée Dernière mauvaise émission télé

Dernier matin de grisaille Dernière chanson

Dernier voyage Dernier virage mal négocié

Dernière pulsion Dernier regard échangé

Dernier refrain improvisé

Dernier bouquin entamé

Dernière nuit main dans la main

Ref : Un p'tit dernier avant la fin Se séparer sans se quitter

Se retrouver ailleurs très loin Dans des territoires inconnus

Comm'le jour où on s'est connus

## **Rencontres**

J'm souviens je l'attendais Il était souvent en retard

Mal au ventre le cœur qui battait On remerciait le hasard

Qui nous'avait fait nous rencontrer



Une chance sur des milliards De se trouver

Oui c'est fou le bol qu'on avait

On a connu ça On peut crever

Et moi je crèverai avec toi

## **Homeless**

I feel homeless I feel empty

Beneath this awfull loneliness

Just think always return to you

I feel lostI feel my ghost

Single shadow As I'm a crazy widow

## **Secret**

La vie te claque entre les doigts

La mienne m'échappe depuis c'temps là

J'tai cherché partout partout Oui j'ai vraiment chamboulé tout

Tant et si bien j't'ai retrouvé là Là même où on allait toujours

Toi tu sais où

Personne saura Qu'on s'retrouve toujours là

## **Faux-bond**

La vie m'échappe Ne conte plus Ma propre histoire/

La vie m'échappe

M'écorchant Un coin de mémoire/

La vie m'fait faux-bond Au moment importun

Laissant dans nos horizons Le sillage d'avion du destin/

La vie se poursuit Comme une vieille machinerie

Jamais ne console Vraiment d'ce qui nous désole/

La vie se fout bien d'ta gueule Pour peu qu' désormais tu la vive seule

Heureusement Même mort t'es mon aimant

Même mort t'es toujours bien vivant

## **Comme**

Comme un chien n'est pas méchant sans raison La mort elle a ses raisons

Pour venir te chercher même très loin Pour qu'tu sois plus là au petit matin/

Comme un chien peut s'apprivoiser

Toi tu sauras comment trouver

Tout ce qu'il faut dire alentours Pour que vive encore notre amour/

Toi tu sauras trouver la place Un truc chic style un palace

Tout c'qu'on s'est jamais payé Pour claquer d' l'éternité

## **Depuis sans lui**

Depuis sans lui Chambre à part pour nous

Et pourtant luit La lumière du jour

Et pourtant fuient Les heures à contre jour

Et pourtant crie Le silence de notre amour/

Depuis sans lui

je le porte au fond de moi

Je l'ai fait entendre à qui veut Je le retrouve dans mes yeux

Je n'le sens pas malheureux Juste au-dessus de moi

Comme son infinie caresse Diaphane comme la soie/

Depuis sans lui

Même si le chagrin m'assaille Je continue vaille que vaille

A crier bien haut son nom A crier à l'unisson Qu'il est pas parti pour de bon

## **Une minute**

Une minute de silence

Comme à ceux morts pour la France

Une minute bien frappée Qui t'aurait fait rigoler/

Une minute rien qu'à toi Juste pour qu'on oublie pas

Que d'ces trucs tu t'en foutais Que tu faisais pas ça pour ça/

Mais fallait bien reconnaître Combien t'allais leur manquer

Et même si c'est con peut-être Oui au moins il l'auront fait

Sans qu'elle ait été sifflée/

Puis le reste du silence La minute trépassée

Le désert de ton absence Qu'il va falloir traverser

S'affiche alors le décompte Des mois des années passées

Ceux d'avant et ceux d'après Qui nous gardent à tout jamais

## **Eih !**

Eh dis donc bébé Dis donc toup'ti tano

Dis donc où tu es passé

M'fais pas devenir dingo

Dis moi qu'est c'qu'il y a après Ne m' laisse pas mijoter/

Donne moi un peu d'espoir D'pouvoir te retrouver

Te chuchoter dans le noir Tout c' que tu auras loupé

Tout ce qu'j'aurais dû aussi Continuer malgré tout/

Avancer comme un zombie Me méfier d'tous les loups

Et pouvoir rire ici bas D'tout ce qui nous éclatait/

Dis donc bébé traîne pas J'sens qu'je deviens gaga

Bien plus folle que jamais Je sens qu'je vais bien craquer

## **Les bras des autres**

Les bras des autres Me portent

M'entourent et me supportent

Les bras des autres S'ouvrent grand sur nous

Et referment la porte d'un coin secret

Qui nous est destiné

D'un temps passé qui nous lave de tout Regrets

Car on s'est tant aimés

D'un temps passé qui nous a réunis

Gardés

En signe de la vie

Nous deux baignés Au flot d'une éternité

## **Le 26**

De janvier il y a eu 26 jours

Et si je fais le compte à rebours

Des jours d'avant je me souviens

Qu'à peine réveillés on se retient

Juste on s'étreint Comme des aimants

Comme si on savait que le temps était compté

Comme si la vie loin s'écoulait Se défilait

Comme si on ne devait rien louper Rien négliger

De tous ces essentiels petits riens

Qui font que le temps nous retient Si fort

L'un contre l'autre L'un contre l'autre L'un contre l'autre

Nouveau destin Qui nous transporte

Dans un lieu Au sens abyssin

Sans paysage, sans repérage

Mais un site à nous deux voué Un endroit qui nous conviendrait

Puisqu'on ne s'est jamais quittés Un endroit qui nous plaira

Puisqu'on ne se quittera pas., serrés

L'un contre l'autre L'un contre l'autre L'un contre l'autre

## **Soudés**

Puisqu'il faut s'en aller Rien ne nous empêche

D'ouvrir une brèche

Puisqu'il faut s'dépêcher Rien ne nous oblige

A nous résigner

Rien ne nous destine A rayer les signes

De c'qui vient après

Même tout nous pousse Sans crainte et sans frousse

A rester soudés

## **A la vie à la mort**

Combien de fois on s'était dit Qu'on était encore tout petits

Même plutôt vieux

On ne pensait qu'aux drôles de jeux Qui égayaient

Toutes nos journées

A la vie à la mort On se jurait De ne jamais nous séparer

A la vie à la mort C'était écrit C'est notre de sort De rester pour toujours unis

A la vie à la mort On se jurait De ne jamais nous séparer

A la vie à la mort C'était écrit C'est notre de sort De rester pour toujours unis

## **Chanter**

Mai qu'est-ce qu'il faut faire A présent

De tout ce qui reste Qui est vivant

De tout ce qui fait Que nous avant

On restait collés Contre le vent Et les marées

Qui n'ont pas pu Nous submerger

Mais qu'est qu'il reste Nous on le sait

Oui c'est juste Histoire de chanter

Juste à chanter Juste à chanter Juste à chanter

## **D'à côté**

Dans mes nuits blanches Tu apparais

Une présence Fixe à jamais

Comme si tu étais Bien installé

Loin de l'absence Trop bien callé

Assis dans la pièce à côté (bis)

## **Silence**

Quelques fois tu t'endormais Pour un tout petit moment

Alors je baissais la voix Me mettais à chuchoter

Et moi je te regardais Je t'écoutais respirer

J'approchais mon front du tien On arrivait au silence

Comme à celui d'aujourd'hui Qui signifie ta présence

Ton mutisme m'envahit Et me dit ta permanence

Ton éternité d'aujourd'hui Dans mon corps comme un trésor

Dans mon corps tu n'es pas mort